

MEMOIRE DU PAYS

Glaudi Barsotti

Aimat TAIX	2
Esteve TANOUX (Voir Josèp MILLE)	
Anfós TAVAN	3
August THOMAS	5
Victor THOURON	6
Auguste THUMIN	8
Modeste TOUAR	9
Carles de TOURTOULON	11
Palamede TRONC de CODOLET	13

LE NÉGOCIANT LÉGITIMISTE AIMAT TAIX

J'ai fréquemment présenté ici des personnages occitans dont l'idéologie était progressiste. Il ne faudrait pourtant pas croire que les écrivains réactionnaires soient rares dans notre littérature. En gros, on peut dire qu'ils sont aussi nombreux, proportionnellement, que ceux qui se rencontrent dans la littérature française. Ce qui n'est pas anormal et correspond aux conditions sociales existant en Europe occidentale. Ainsi avec Aimat Taix.

Celui-ci est né à Marseille en 1796, dans une famille de marchands légitimistes. Légitimiste lui-même, c'est-à-dire partisan de Charles X « roi de France », qui avait été renversé par la Révolution de juillet 1830, au profit de Louis-Philippe, « roi des Français », ce qui veut dire que ce dernier n'était plus roi par la « grâce de Dieu », il est l'un des fondateurs en 1831, du journal *La Gazette du Midi*, qui soutenait les Bourbons.

Vers 1835, il se rend à Palerme, en Sicile, pour des raisons commerciales. Il est dans cette ville lorsqu'éclate en 1837 l'épidémie de choléra au cours de laquelle vient s'ajouter à ce fléau et en rapport avec lui, des actes de vols et d'anarchie. Il aide courageusement la population et sera décoré pour cela par le gouverneur de l'île.

En Sicile, il obtient en 1840, comme représentant d'une grande compagnie française dans laquelle se trouvait le banquier Laffitte, la concession de toutes les mines de soufre. Mais l'Angleterre intervient et veut imposer la liquidation du monopole, allant pour cela jusqu'à déclarer la guerre au roi de Naples, Ferdinand II qui refuse et ordonne la mobilisation. Il y a alors médiation française du cabinet de Thiers, premier ministre à l'époque, et par ailleurs Taix offre la liquidation de la compagnie des souffres ce qui permet une sortie honorable.

Cependant, Aimat Taix s'installe définitivement en Sicile où il fonde et dirige diverses entreprises industrielles. Il devait mourir à Palerme le 16 février 1857.

À côté de ces aspects économiques, Aimat Taix s'est illustré dans la littérature occitane. C'est lui en effet qui, dans le numéro du 14 janvier 1831 de *La Gazette du Midi*, rédige une « Epitira de Patron Cauvin a mossur lo Prefèct » (« Épitre de Patron Cauvin à monsieur le Préfet »). Il s'agit d'un texte en vers dans lequel Patron Cauvin, vieux pêcheur de Saint-Jean popularisé en 1783 dans la pièce occitane de Blanc-Gilly, « La bienfaisance de Louis XVI », dit ce qu'il estime être ses quatre vérités, au préfet des Bouches-du-Rhône, l'avocat Thomas. Le texte est intéressant car il prétend faire parler le peuple. Mais, cet usage de l'occitan ne doit pas nous tromper : ce peuple qui parle en provençal, ce sont les gens du passé et non pas la plèbe, les travailleurs qui l'utilisent aussi mais dans une intention subversive, avec un but de revendication sociale. Ni d'ailleurs les éléments populaires royalistes qui sont vulgaires et brutaux, et risquent par là de changer de camp suivant les circonstances. Il y a certes usage politique de l'occitan, mais finalement avec un peuple légitimiste en voie de disparition.

Il reste que cet usage à un moment où le français est peu près exclusivement employé dans la presse, constitue une sorte de réveil qui ne sera pas sans lendemain et marque un changement dans les mentalités. Désormais, et même si *La Gazette du Midi* ne publiera qu'une seconde épître en occitan, le retour de cette langue, en vers il est vrai, se développera régulièrement dans la presse. Sans parler des articles en français favorables à l'occitan.

Quant à Aimat Taix, il a par la suite composé un certain nombre de poèmes en provençal dont la plupart sont malheureusement perdus. Ils auraient permis de mieux juger de son talent.

ANFÓS TAVAN, LE FÉLIBRE POPULAIRE

Curieuse figure que celle d'Anfós Tavan, homme du peuple qui est lié à la création du *Félibrige* en 1854. À ce propos, je rappelle que la date de fondation de ce mouvement, littéraire à ses débuts, fixée au 21 mai 1854, est purement mythique, de même que la liste de ses soi-disants créateurs limitée à 7 ! En réalité, la critique a démontré aujourd'hui que le *Félibrige* fut fondé en 1854 à une date indéterminée du printemps, et que les personnages qui participèrent à cela étaient plus que 7.

Cette vérité étant rétablie, revenons-en à Anfós Tavan qui fut effectivement à la base de la création de la nouvelle coterie qui voulait s'opposer, sous la direction du légitimiste clérical Roumanille, au mouvement populaire surtout marseillais. Anfós Tavan est né à Châteauneuf-de-Gadagne (Vaucluse), près d'Avignon, le 9 mars 1833, et il y est mort le 12 mai 1905. Cependant, il passa la plus grande partie de sa vie hors de son village natal.

Enfant de paysan, paysan lui-même, n'ayant été que quelques années à l'école primaire mais complétant tout seul son instruction, il écrit des vers. C'est le jardinier de Font-Ségugne, propriété de la famille Giéra où se réunissent les futurs félibres, Antòni Sauget, qui le présente à cette dernière pour cette raison. Il y fait la connaissance du jeune Frederic Mistral, de Josèp Roumanille, de Teodòr Aubanel, d'Eugèni Garcin notamment, qui l'encouragent à continuer de versifier. Et en 1854, il écrit une comédie, « Lei mascs » (« Les sorciers »), qui est représentée la même année au théâtre de Châteauneuf-de-Gadagne.

Mais, la conscription est là. Il devient soldat, et bientôt on l'envoie à Rome pour protéger le Pape contre les révolutionnaires italiens. Il y récoltera, faute de mieux, la malaria. Dans l'*Armanac Provençau (Almanach Provençal)*, il signera d'ailleurs des vers mélancoliques sous le pseudonyme « Lo Felibre de l'Armada » (« Le Félibre de l'Armée »). Malade, il est renvoyé au pays natal, et incapable de travailler aux champs, il entre au PLM ; il est nommé employé des chemins de fer à Rognac. Puis il est transféré à Marseille où il accomplira le reste de sa carrière jusqu'à sa retraite. Il se retirera alors à Châteauneuf-de-Gadagne pour y finir ses jours.

Anfós Tavan était républicain, ouvrieriste proche des socialistes, et il s'occupera plus ou moins de politique sans toutefois devenir un militant. Ainsi, en octobre 1870, il propose à Mistral une candidature de député républicain à Marseille. Celui-ci, qui n'est ni un homme d'action, ni un politique malgré les contre-vérités qui ont été débitées à ce sujet, refuse de s'engager prétextant qu'il est fédéraliste et que les républicains ne sont pas prêts pour mettre en œuvre cette idée. Ce, précisément, au moment où à Marseille et dans les départements du sud-est de la France, s'est formée la *Ligue du Midi*, fédéraliste et républicaine ! On retrouvera chez Mistral un refus identique lors du soulèvement des vigneron en 1907. Ambiguïté et manque de décision de ce grand poète... qui n'était qu'un poète. Par conséquent, pourquoi lui demander plus que cela ?

Plus tard, tout en demeurant fidèle au *Félibrige*, Anfós Tavan sera ce que l'on appelle un « felibre roge » (« félibre rouge »), soutenant le groupe fédéraliste et républicain de Montpellier *La Lauseta (L'Alouette)*, de Loïs-Xavier de Ricard.

Sur le plan purement littéraire, durant son séjour à Marseille, il sera un membre actif de l'association félibréenne *L'Escolo de la Mar (L'École de la Mer)*.

Son œuvre poétique est dans le prolongement de la mode qui avait cours dans les années 1850 : bons sentiments, attendrissement sur la condition populaires et les misères de la vie, mais aussi facilité et faiblesse de la facture. C'est tout cela que l'on trouve dans les deux recueils qu'il a publiés : « Amor e plors » (« Amour et pleurs »), et « Vida vidanta » (« Vie quotidienne »). Il parvient toutefois à se montrer émouvant.

Il a collaboré bien sûr à l'*Armanac Provençau*, mais aussi à diverses publications telles *Lo Provençau (Le Provençal)*, *Lo Brusc (La Ruche)*, *Lo Gau (Le Coq)*, et aussi au journal socialiste de Clovis Hugues, *La Jeune République*, ce qui est une marque d'engagement clair dans le mouvement ouvrier.

Enfin, je noterai que Tavan a écrit un très beau poème, publié précisément dans ce dernier journal, « La guèrra » (« La guerre »), dont Valèri Bernard, le grand écrivain et artiste plastique marseillais paraît s'être inspiré pour composer, une quinzaine d'années plus tard, son magnifique poème illustré d'eaux-fortes, « Guèrra ». Ce n'est pas là le moindre mérite d'Anfós Tavan dont il serait souhaitable de rééditer un choix de ses meilleures productions.

AUGUST THOMAS, LE « BARTOMIEU » DE LA PASTORALE

Nous sommes de nouveau dans la période des « pastorales », autrement dit, en français officiel, des pastorales, et j'en profite pour évoquer un personnage, August Thomas, qui durant plus d'un demi-siècle tint une place de choix sur les scènes marseillaises.

August Thomas, né à Marseille en 1828, y fait ses débuts sur les planches en 1844, l'année précisément de la création de la « pastorala Maurel » qui, en raison du succès exceptionnel qu'elle remporta devait être l'ancêtre des centaines d'autres versions qui allaient suivre, en déclamant des œuvres de Père Bellot dans une salle de la rue de la Roquette, derrière l'Hôtel-Dieu. A cette époque, et cela perdurera jusqu'à la naissance du cinéma et surtout de la généralisation de la télévision, dans les années 1955-60, il existait dans les quartiers de très nombreuses salles où les gens se réunissaient et où, bien entendu, on donnait des représentations artistiques. Il passe ensuite au théâtre de la Graissière, qui se trouvait à la place de l'Observance, et en 1862, dans une salle du quartier de la Porte d'Aix.

Cette place a été rebaptisée par une municipalité place Jules Guesde ! Comme si cela donnait une gloire supplémentaire à cet homme politique, certes intéressant, mais dont le nom aurait pu être attribué à une voie nouvelle. A ce propos, je précise, pour ceux qui sont marxistes autrement qu'en paroles, qu'il convient de conserver les anciens noms de voies, même s'ils peuvent choquer idéologiquement, car ils sont un rappel du passé du pays, une chose que la bourgeoisie pour dominer, essaie d'effacer de la mémoire des hommes afin de mieux exploiter le peuple.

C'est là, dans un petit théâtre de la rue d'Aix, au domaine Gidde, qu'il crée le rôle de Pistachier. Son talent, déjà établi, le fait remarquer par la direction du théâtre Chave, situé boulevard Chave, à l'emplacement où se trouve actuellement le PMU, qui l'engage pour tenir ce rôle dans la pastorala à grand spectacle, dite « Pastorala Chave », qui y est donnée chaque année entre Noël et le mois de février. Trois ans après, le personnage de Pistachier, devient Bartomieu : il s'agit seulement d'un changement de nom, car c'est le même fadat, le même individu naïf que joue August Thomas !

Toujours est-il que le succès sera prodigieux et que jusqu'à la fin du XIX^e siècle il tint ce rôle avec un bonheur tel que la mention sur les affiches de sa présence avec celle de Blondel que j'ai présenté dans ces mêmes colonnes, assurait le plein de spectateurs ! Il joua également la pastorala dans d'autres théâtres marseillais, et il forma aussi des élèves dont notamment Reboul, qui reprit le rôle à partir de 1897. Au témoignage des contemporains, August Thomas faisait crouler la salle sous le rire !

Cependant, de même que beaucoup d'artistes de l'époque, il sut être assez sage pour ne pas se fier seulement aux cachets pour l'avenir. Ceux-ci, en effet, étaient assez modestes, et nous étions très loin des chiffres du show-business d'aujourd'hui. Aussi, le plus souvent, les artistes, sauf quelques exceptions, exerçaient une double activité. August Thomas donc, s'installa comme marchand de vin au quartier de la Major, menant parallèlement cette activité commerciale, certainement peu intéressante pour l'esprit mais qui assurait un revenu certain, à celle plus aléatoire, d'artiste. Cela lui permit, en un temps où les retraites n'étaient pas généralisées, de rassembler un pécule lui assurant une vieillesse exempte de soucis matériels.

Il mourut subitement, âgé de 84 ans, le 20 octobre 1912, dans son domicile du quartier Bompard, au numéro 36 du boulevard Marius Thomas.

Avec lui disparaissait une figure curieuse et pittoresque de ce théâtre populaire aujourd'hui encore si prisé au moment de Noël, qui constitue l'un des maillons, malgré des défauts certains, qui nous rattachent à une culture et à une identité.

VICTOR QUINTIUS THOURON, LE TROBAIRE-AVOUÉ

Parmi les collaborateurs du célèbre journal *Lo Bolhabaissa* (*La Bouillabaisse*), de Josèp Desanat que j'ai déjà présenté dans ces colonnes, se trouve un écrivain de valeur, Victor Quintius Thouron.

Il est né à Besse, dans le Var, le 17 mars 1794. Son père y était juge de paix, et comme il avait fait de très bonnes études et connaissait parfaitement le latin, il se chargea de son éducation et de celle de ses frères et sœurs, avant de l'envoyer au Collège de Toulon. Il continua ses classes à Marseille où, en 1811, Ampère, alors en tournée d'inspection, remarqua ses capacités et le fit admettre à l'Ecole Normale, à Paris. Il en sortit en 1814, et tout en enseignant la rhétorique dans une institution privée, il fit son droit. Il quitte Paris au début de la Restauration et revient à Toulon où il s'associe à un avoué de la ville. Cependant, il aimait taquiner la muse, c'est-à-dire faire des vers, et il est admis alors qu'il n'a que 24 ans, comme membre titulaire de la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres du Var.

De sensibilité libérale en pleine période de répression ultra où l'on traque les républicains, il accepte de défendre les militaires regroupés dans la conspiration organisée par le capitaine Vallé, à Toulon. Ce dernier fut exécuté, mais Thouron parvint à faire acquitter ses amis.

En 1824, paraît un opuscule, « Lo naufratge de la Medusa, arribat dins l'annada 1816 ; Pichon poèma en vers provençaus ; seguit d'una pastorala e d'un dialòga ; de la composition de M.V.T..., ancian eleva de l'Escòla Normala » (« Le naufrage de la Méduse, survenu dans l'année 1816 ; Petit poème en vers provençaux ; suivi d'une pastorale et d'un dialogue ; composition de M.V.T., ancien élève de l'École Normale »).

C'était le premier ouvrage en occitan publié depuis 1810 à Toulon. Et le nom de l'auteur, transparent pour les Toulonnais, accompagné de la précision qu'il est un ancien élève de l'Ecole Normale, cela juste au moment où celle-ci, foyer de libéralisme, vient d'être fermée par le gouvernement, montre en réalité, un engagement politique très clair !

Ce qui est très intéressant dans ce poème, c'est que Thouron utilise l'occitan en normalité littéraire, et comme en prolongement de cette modernité pour un événement dont le peintre Géricault a assuré dans le scandale, une célébrité mondiale, il se sert de l'orthographe classique, très éloignée de celle des patoisants. De plus, il se pose en rupture avec la société cultivée -ou prétendue telle !- toulonnaise, qui n'emploie plus que le français.

On notera que dès 1816, durant son séjour à Paris, Thouron avait publié un texte occitan, « Lo conscrit de 1815 » (« Le conscrit de 1815 »), qu'il redonne légèrement modifié, à la suite du « Naufratge de la Medusa ». Un autre poème, sorte de récit en vers termine l'opuscule, « Lo plaidejaire e l'avocat » (« Le plaideur et l'avocat »), portrait du paysan rusé qui est à l'opposé de celui, flatteur, que plus tard fera le Félibrige de cette couche sociale.

A partir de 1835, Thouron effectue un repliement sur sa ville, Toulon, et se met hors société. Hors du temps, il oppose la simplicité, le naturel du « paysan », au villageois corrompu.

Et après sa collaboration au « Bolhabaissa » de Desanat, il est en contact avec le groupe renaissantiste qui s'est rassemblé autour de l'Aixoïse Joan Batista Gaut. Mais, vers 1855, il fréquente surtout, en dépit des divergences politiques, Roumanille. En 1862, il rejoint le Félibrige et participe à ses concours littéraires. Il continue d'écrire suivant le système orthographique classique, mais il laisse Mistral corriger ses textes dans sa graphie française. Et c'est dans cette orthographe coloniale que paraîtront en 1874, après sa mort, ses poésies provençales, suivies de ses poésies françaises complètes.

Ces contradictions ne doivent pas masquer que Victor Quintius Thouron, à une époque où il y avait à la fois reprise de l'écriture occitane et repliement sur des thèmes folkloriques,

l'un des premiers a su élargir l'horizon de création de l'occitan. Ce qui ne gêne rien, c'est qu'il a écrit dans un excellent provençal.

Il mourut à Toulon, le 17 mars 1872, 78 ans jour pour jour, après sa naissance !

AUGUSTE THUMIN : UNE COURTE CARRIÈRE LITTÉRAIRE

Parmi les écrivains occitans, certains ont eu une longue carrière, mais pour d'autres cela n'a pas été le cas. Ainsi pour ce qui concerne Auguste Thumin, celle-ci ayant duré seulement 4 années.

Auguste Thumin est né à Marseille en 1835. On possède peu de renseignements biographiques sur sa personne, mais il paraît appartenir à la bourgeoisie moyenne puisqu'il est désigné comme « propriétaire ». Il résidait à Marseille, au numéro 27 du boulevard Chave. C'est à son domicile qu'il meurt subitement le 16 février 1890, à 55 ans. Il avait été pris de malaise la veille et il sera emporté par une crise cardiaque malgré les soins immédiatement prodigués par le docteur Honnorat, un félibre présent à son domicile où se tenait une réunion.

C'est par hasard qu'il avait été invité en 1886 à une séance de l'association félibréenne de Marseille, l'*Escolo de la Mar* (*École de la Mer*). L'année d'après, en mars 1887, il participe à la Santa-Estèla (Sainte-Estelle), fête annuelle des félibres qui se déroule à Cannes. Il est accueilli amicalement par Mistral et Roumanille ce qui est pour lui une véritable révélation. Désormais, il décide de se consacrer à l'action félibréenne et lui qui jusque-là n'a écrit qu'en français, tout en continuant de pratiquer cette langue, passe à la création occitane. Il semble bien que ce soit le prestige de Mistral qui soit à l'origine de cette décision. En effet, il ne pouvait ignorer les écrivains et les artistes populaires marseillais, et s'il ne s'y réfère pas, c'est qu'il devait les trouver trop... populaires ! Encore que cela peut se discuter car s'il est vrai que c'est dans un souci de meilleure écriture de la langue qu'a été créée l'*Escolo de la Mar*, plusieurs de ses membres demeureront pourtant dei trobaires. Encore l'une de ces contradictions comme il en existe dans la vie.

Il participe désormais aux activités félibréenne et il devient l'un des organisateurs des séances de l'*Escolo de la Mar*. En 1889, il décide de créer un prix portant son nom en faveur du théâtre provençal, ce qui constitue une preuve supplémentaire sur le fait qu'il devait posséder une certaine fortune.

Il compose avec entrain des vers et aussi des textes comiques en prose. Il participe à divers concours littéraires et il obtient en 1888 un prix au Jeux Floraux de la *Société des Félibres de Paris*, pour un sonnet, « L'Alhòli » (« L'Aïoli »), qui constitue l'un de ses meilleurs morceaux. Il collabore à l'*Armanac Marselhés* (*Almanach Marseillais*) par des textes comiques en prose. Dans l'ensemble, cela ne va pas très loin. Les poèmes sont dans la thématique félibréenne et on n'y trouve pas grand chose d'original. Finalement, ce sont les textes en prose qui paraissent être les plus intéressants parce que là il se rapproche des trobaires auxquels finalement il appartient sociologiquement.

En 1888, il publie un recueil de ses productions sous le titre « Bolhabaissa » (« Bouillabaisse »), qui reflète bien son contenu : la bouillabaisse peut être certes excellente, mais aussi pas très goûteuse dans la mesure où les poissons qui la composent ne sont pas bien choisis et où le cuisinier manque d'habileté. Ce qui, exception faite de quelques morceaux, est le cas. Le recueil est précédé d'une lettre de Mistral qui, tout en louant l'auteur, laisse percer les réserves à travers les lignes.

L'année d'après, il publie en français des souvenirs de voyage en 2 volumes, « Salade russe ». Un second ouvrage en occitan était prêt pour la publication, « Paëlla » ; d'après ceux qui l'ont lu, il serait bien meilleur que « Bolhabaissa ». D'autres textes sont également demeurés manuscrits : « La pèsta de Marselha » (« La peste de Marseille ») et « Cacalàs » (« Éclat de rire »). On peut le regretter car cela nous aurait peut-être donné une vision différente d'Auguste Thumin, bien que l'œuvre que nous en connaissons ne soit pas inférieure à celle des écrivains locaux qui se sont exprimés en français à Marseille jusqu'à nos jours.

L'EMPLOYÉ DE L'ADMINISTRATION MARITIME MODESTE TOUAR

Parmi les agents employés par l'administration de la marine, on trouve un certain nombre d'écrivains occitans, généralement d'extraction populaire. C'est le cas du Marseillais Loïs Pally (pseudonyme Loïs Pila), que j'ai déjà présenté ici, de Père Antòni Ginouvès et Celestin Senès, de Toulon, dont le tour viendra une autre fois, et aussi de Modeste Touar qui est l'objet de cet article.

C'est que dans les ports de guerre et de commerce qu'étaient respectivement Toulon et Marseille, l'administration maritime avait besoin de personnel et celui-ci était fourni par les enfants de cette petite bourgeoisie, voire des ouvriers spécialisés qui étaient en quête de promotion sociale. Baptistin Modeste Touar donc, est né à Toulon le 27 juillet 1841. Après des études primaires assez courtes mais suffisantes pour lui permettre de prétendre à un emploi dans les écritures, il entre comme gratte-papier, en l'occurrence commis, dans l'administration de la Marine Nationale. Il travaille à Toulon d'abord, puis à Marseille, et en 1882, il est à l'Amirauté d'Alger. Il revient ensuite à Marseille où il passera la fin de sa vie. Il meurt dans cette ville en 1908. Marié en 1872, il avait perdu sa femme en octobre 1902. Physiquement, il était de petite taille, avec un visage brun et nerveux et les yeux vifs d'un observateur. Ce qu'il était d'ailleurs lorsqu'il hantait les magasins des antiquaires et des bouquinistes à la recherche de livres sur le Marseille ancien.

À Toulon, il avait connu Celestin Senès, dit « la Sinsa », administrateur de la marine, auteur de textes demeurés célèbres et dont certains sont encore connus des Toulonnais. C'est auprès de lui qu'il commence à écrire en occitan. À Marseille, il prend contact avec Père Mazière et Antida Boyer (alors encore prénommé « Antòni »), le futur député socialiste. Ceux-ci sont en train de fonder le journal populaire *Lo Tròn de l'Èr (Le Tonnerre)*, et Modeste Touar, soit sous son nom, soit sous le pseudonyme de Baptista Artou (anagramme de Touar), va alimenter la rédaction de ses écrits.

Lors de la fondation de *La Sartan (La Poêle)*, par Pascau Cros, il inonde le journal de ses écrits et en devient l'un des plus prolifiques collaborateurs ! Là, il donne des articles humoristiques en prose sous le titre général de « Au lavador » (« au lavoir ») et « Au pretòri dau jutgi de patz » (« Au prétoire du juge de paix »).

En 1894, tout en poursuivant une collaboration moins suivie toutefois à *La Sartan*, il fonde avec Loïs Pally un autre journal occitan, *Lo Sant-Janenc (L'habitant de Saint-Jean)*, qui ne durera que quelques mois. Il reprendra alors avec vigueur sa collaboration à *La Sartan*. Il écrira aussi dans l'*Armanac Marselhés (Almanach Marseillais)*, et bien que n'étant entré que tardivement au *Félibrige*, dans le journal de Mistral, *L'Alhòli (L'Aïoli)*.

En 1878, il avait publié « Leis embarràs de Marselha » (« Les embarras de Marseille »). Dans lequel il s'inspire de Boileau sur un mode burlesque, mais avec beaucoup plus d'esprit car parvenant à coller à la tradition et aux usages populaires marseillais. On notera que ce petit poème est dédié à La Sinsa (Celestin Senès), et que celui-ci lui a répondu. Plus tard, en 1894, il publie « La crèche », pastorale dont il avait donné des extraits dans *La Sartan*.

Modeste Touar a donné également des chansons et des déclamations. Et en particulier des textes destinés au cabanon et qui, sans prétention, ont pour but d'amuser les gens le dimanche. Ce qui, après tout, est bien une forme de culture populaire. Une chanson intéressante est « Lo vin cuech de Ròcavaire » (« Le vin cuit de Roquevaire »), dans laquelle il fait une sorte de publicité pour ce vin aimé des Provençaux.

Surtout, dans ses textes, Modeste Touar utilise une langue d'excellente qualité. Certes, il emploie parfois des francismes, mais ceux-ci ne modifient en rien une syntaxe qui demeure

très occitane et nous éloigne des écritures félibréennes souvent pensées en français. Pour lui, l'expression populaire va avec la qualité de la langue. Il évite des néologismes inutiles qui ne seraient pas compris. Enfin, il a un sens artistique inné qui permet de passer sur les imperfections.

LE BARON CARLES DE TOURTOULON

Parmi les villes dans lesquelles l'étude de la littérature occitane, tant ancienne que moderne, a été remise à l'honneur, Montpellier tient, et de loin, la première place. Celle-ci aurait pu revenir, en raison du fait que Mistral qui avait été le plus grand poète de la renaissance occitane, était provençal, à Aix-en-Provence. Mais le conservatisme de beaucoup universitaires provençaux a empêché cela, Toulouse passant même devant la capitale historique de la Provence. Parmi les personnages qui ont contribué à cette promotion de Montpellier, je présente aujourd'hui le baron Carles de Tourtoulon.

Carles Joan Maria de Tourtoulon est né à Montpellier, rue de l'Université, le 12 octobre 1836. Il était le fils du baron Antòni de Tourtoulon, avocat, qui par ailleurs a écrit divers ouvrages en français. Lui-même fait des études de droit et cette formation juridique solide se remarque dans son œuvre. De souche noble, il était, au témoignage de tous, d'une simplicité, d'une avenance, d'une familiarité qui d'emblée mettait à l'aise ceux avec qui il conversait : une noblesse d'esprit, comme le remarqua Baptista Bonnet. Il se retire à Aix en Provence dans les années 1900, auprès de sa fille, et y décède le 12 août 1913.

Ami intime d'Octavian Bringuier (*La Marseillaise*, 18 mars 2001), qui fut l'un des premiers à rallier le Félibrige à Montpellier, il publie également la première poésie de ce dernier dans le petit journal hebdomadaire, *Le Trilby*, qu'il dirige, en 1857. C'est l'année précédente, alors qu'il n'a que 20 ans, que sort son premier ouvrage sur le nobiliaire de Montpellier qui fit l'effet d'une bombe dans ce milieu car il remettait à leur place pas mal de personnages qui manquaient de la noblesse de cœur indispensable ! Surtout, son œuvre maîtresse est son histoire de « Jacme I^o le Conquérant, Roi d'Aragon, Comte de Barcelone, Seigneur de Montpellier », deux volumes parus en 1863 et 1867. Il s'agit d'une large fresque de l'Occitanie dans ses rapports avec la Maison de Barcelone. Il poursuit ses études historiques sur les rapports occitano-catalans, avant de revenir à des études juridiques et plus tard traiter de la littérature catalane avec « Les poésies de Victor Balaguer » (1875) et « Mossen Jacinto Verdaguer » (1888).

Carles de Tourtoulon se révèle dès ses débuts dans l'écriture comme un romaniste de grande valeur et il s'est toujours employé à développer les études sur notre langue. En 1869, avec Anatòli Boucherie, Francés Cambouliu, Pau Glaize et Aquiles Montel, il fonde la *Société pour l'étude des langues romanes* dont le double but est de devenir un foyer universitaire européen et de servir la Renaissance d'Oc. L'année suivante, à la mort de Cambouliu, il devient le président de la société. La même année commence la publication de la *Revue des Langues Romanes* qui, près d'un siècle et demi après continue de paraître ! Et c'est en 1873 que Carles de Tourtoulon, avec pour adjoint Octavian Bringuier, reçoit du Ministère de l'Instruction Publique la mission de réaliser une enquête sur les limites entre la langue d'oc et la langue d'oïl. Ce travail, imprimé par l'Imprimerie Nationale, paraîtra en 1876, après la mort de Bringuier, et il demeure d'actualité étant donné le sérieux avec lequel il a été réalisé. Il fait la preuve dialectique, reprise par Mistral dans son « Tresor dóu Felibrige », de l'unité profonde de la langue occitane à travers ses divers dialectes.

Par ailleurs, avec ses amis dont notamment Anfòs Roque-Ferrier, il ne se contente pas de l'idéologie félibréenne nationaliste antérieure à 1870, et il joue un grand rôle dans l'épanouissement de l'Idée latine, projet d'union des peuples latins conçue par Mistral. Félibre, il sera l'un des premiers majoraux désignés en 1876, et il avait été nommé en même temps syndic de la *Maintenance du Languedoc* : la Maintenance était une sorte de rassemblement des félibres d'une région. L'année précédente, il avait été l'un des fondateurs de l'*Escòla dau Paratge (École du Parage)*, qui rassemblait les félibres montpéliers. Il est l'un des organisateurs en 1878 des Fêtes Latines de Montpellier dans lesquelles il intervient afin de

faire couronner aux jeux floraux le Roumain Vasile Alecsandri , mais qui n'eut que trois années d'existence (1883-85).

Il est fédéraliste, mais évidemment, il ne rejoint pas les positions socialisantes et fédéralistes rouges de Loïs Xavier de Ricard et d'August Fourès (*La Marseillaise*, 4 février 2001), de l'*Alliance Latine* et de l'*Armanac de la Lausetta* (*l'Almanach de l'Alouette*). Il fonde la *Revue du Monde Latin* dont il assure la direction.

Cependant, en 1892, il donne sa démission de majoral du Félibrige afin de protester contre la non application des statuts, l'abandon du but social de l'association et du refus de la plupart des vieux félibres de s'engager dans la revendication fédéraliste. Et aussi, probablement, parce qu'il se faisait vieux et était malade sans parler des deuils douloureux qui l'avaient frappés. Il conserva néanmoins au Félibrige sa caution morale puisqu'en 1910 il prit part à l'enquête menée afin de réviser les statuts.

Outre les ouvrages cités précédemment, Carles de Tourtoulon a surtout donné des études en français dont la plupart ont été publiées dans la *Revue des Langues Romanes*. Il a aussi composé quelques discours en occitan et un sonnet dédié à Lidia de Wilson-Ricard, l'épouse de Loïs Xavier de Ricard, « La Lausetta ». C'est essentiellement par sa contribution scientifique et son engagement dans l'action culturelle que Carles de Tourtoulon tient une place de choix dans l'histoire occitane.

LE POÈTE ET DRAMATISTE PALAMEDA TRONC DE CODOLET

Vers le milieu du XVII^e siècle, le français a définitivement supplanté en Occitanie la langue occitane. La vie intellectuelle s'exprime désormais partout en français et la littérature occitane est réduite dans une situation marginale sur son espace géographique. Sociologiquement, elle sera le fait d'intellectuels sortis du peuple ou qui en sont proches en raison des contacts qu'ils auront avec lui. La majorité sera constituée d'ecclésiastiques pauvres, mais il y aura aussi des bourgeois voire des petits nobles curieux. De toute façon, la langue des rapports sociaux, même dans les couches hautes de la société, demeure l'occitan qui est parlé et compris par tous. Mais, dans l'écriture la langue est confiné à des genres populaires et sera absente des grands débats. Tout cependant n'est pas négatif car cet enfermement donne aux écrivains des qualités que l'on ne trouve plus chez ceux qui écrivent en français : vrai sentiment de la nature, connaissance authentique du peuple et de ses sentiments.

D'ailleurs, après les grands écrivains de la première renaissance occitane qui s'étend entre 1565 et 1649, date de la mort du poète toulousain Godolin, l'activité ne cesse pas, et les textes conservés montrent que les auteurs sont moins prestigieux mais nombreux. Ainsi le théâtre occitan, s'il ne connaît plus la verve créatrice qui a été la sienne, notamment à Aix en Provence et à Béziers, demeure très vivant. Il faut d'ailleurs à ce propos, indiquer que souvent les textes n'étaient pas imprimés ce qui n'empêchait nullement une circulation de manuscrits qui faisait connaître les œuvres. C'est le cas, au départ du moins, pour le Provençal Palameda Tronc de Codolet que je vous présente ici.

Palameda Tronc de Codolet est né à Salon de Crau (B du R), aujourd'hui nommé par les marchands de tourisme Salon... « -de-Provence » (ça pourrait ramener quelques sous de plus !), en 1656. Son père, Père Tronc de Codolet, y était avocat. Il reçut comme d'autres bourgeois de sa ville l'honneur coûteux et obligatoire de recevoir des armoiries, mesure fiscale pour renflouer les caisses de l'état ruinées par les guerres et le massacre des Camisards, imposée par le roi dit "soleil", Louis XIV. Palameda était le quatrième et dernier enfant qu'avait eu son père marié avec Margarida de Faudran Laval. Il passa toute sa vie à Salon où il fut second consul durant l'année 1711 et où il mourut en 1722. Marié en 1698 avec Teresa de Merendol, il eut un fils unique.

Comme beaucoup des écrivains occitans de cette époque, Tronc de Codolet cultivait tant la littérature française qu'occitane. Cela se comprend étant donné le poids qu'exerçait la première sur la seconde. Admirateur de Boileau, il cherche souvent à l'imiter, notamment dans les dix sept cents vers français qui nous restent de lui et qui forment trois satires, le fragment d'une quatrième, une chanson et quelques inscriptions. Il est surtout moraliste, genre très cultivé à l'époque, et malgré quelques bons passages on ne peut pas dire qu'il s'élève au-dessus du lot des poètes mineurs français.

Mais, il est beaucoup plus connu, et cela se comprend étant donné sa qualité, pour son œuvre occitane. Celle-ci se réduit pourtant à une seule pièce. Il s'agit d'une comédie de mœurs en trois actes et en vers, « Lo trompa cu pòu » ou « Lei forbariás dau siècle » (« Le Trompe qui peut » ou « Les fourberies du siècle »). C'est l'ancienne « Farce de Maître Patelin » qui est imitée d'une façon très originale et augmentée de quelques scènes. On notera que l'intrigue est conduite d'une manière plus régulière que dans l'original : l'auteur a peint ce qu'il voyait sans chercher à introduire une naïveté artificielle. Cela est caractéristique de la création occitane, très proche de la vie quotidienne, car elle n'utilise pas une langue de cour.

La pièce fut représentée la première fois à Salon en 1684 et reprise ensuite plusieurs fois, mais nous ne connaissons pas le détail des autres représentations. Manuscrite, elle a ensuite circulé et a finalement été imprimée en 1757 par Bernard, avocat de Salon, qui voulait

probablement honorer la mémoire de son compatriote. Malheureusement, ce dernier s'est permis des corrections et des retranchements qui ont en partie défiguré l'œuvre originale.

On notera que Norbert Bonafous (1809-1882), doyen de la Faculté des Lettres d'Aix en Provence, dans l'étude qu'il consacra à Tronc de Codolet, indique que Glaudi Brueys, personnage que j'ai déjà présenté dans ces colonnes (*La Marseillaise*, 4 mars 2001), a largement profité de l'œuvre de Tronc de Codolet pour sa comédie en occitan « L'avocat Patelin ». Mais cela est impossible, Glaudi Brueys étant décédé en 1636, soit vingt ans avant la naissance de Tronc de Codolet !

Celui-ci, par son exemple et surtout la qualité de son écriture, a permis à la scène occitane de continuer à fonctionner presque en normalité et a préparé les œuvres qui assureront la liaison avec la renaissance du XIX^e siècle.